

LANGAGES ET URBANISATION OU LES DIFFICULTÉS DU DIALOGUE INTERDISCIPLINAIRE

Rada Tirvassen
Université de Pretoria

Il est assez curieux de constater l'attraction que les travaux sur le langage ont éprouvée pour l'espace géographique. On peut évoquer les dénominations de disciplines qui ont d'ailleurs eu une reconnaissance institutionnelle telles que la dialectologie rurale ou ce qu'on appelle aussi la géographie linguistique. La naissance de la sociolinguistique a entraîné un intérêt pour la ville : pour me limiter à deux exemples, Labov intitule la sociolinguistique variationniste qu'il pratique *urban sociolinguistics*, sans doute pour se démarquer davantage de la dialectologie dite rurale pratiquée surtout par des chercheurs européens, même si certains sociolinguistes considèrent qu'il poursuit une tradition de recherche amorcée par les dialectologues¹. En revanche, Gumperz et Cook-Gumperz (2008) posent un rapport de continuité tant sur le plan méthodologique que théorique entre la dialectologie européenne et la sociolinguistique urbaine. Enfin, Gumperz affirme que « c'est dans le domaine de l'urbain que l'analyse sociolinguistique, celle conduite par la sociolinguistique interactionnelle, peut apporter une conception nouvelle des mécanismes du processus social » (Gumperz 1989 : 6). Alors que la ville occupe une place naturelle dans les travaux de la sociolinguistique de la seconde moitié du XX^e siècle, on ressent un sentiment de malaise quand on interroge les pratiques scientifiques que génèrent l'association entre la ville ou l'urbanisation (ce qui n'est pas la même chose) et le phénomène langagier. L'ouverture de la sociolinguistique vers l'espace géographique de manière générale et la ville en particulier est rarement problématisée alors que c'est sans doute le préalable à toute étude qui porte sur un tel phénomène, qu'elle soit théorique ou empirique, même s'il faut reconnaître la contribution de T. Bulot qui a jeté les bases conceptuelles de la sociolinguistique urbaine en France.

Cet article n'aborde qu'indirectement la problématique de la langue dans les métropoles africaines en traitant de la question des précautions à prendre lorsque la recherche sociolinguistique se penche sur le phénomène d'urbanisation ou sur la ville. Plus précisément, il est le fruit d'une méta-analyse de quelques travaux conduits dans le cadre d'une tentative de collaboration entre des géographes et des sociolinguistes mauriciens impliqués dans un projet qui se voulait interdisciplinaire mais qui, finalement, a montré les difficultés d'une collaboration entre chercheurs de deux disciplines ou, pour être plus précis, entre des choix épistémologiques, sans doute peu conciliables, de chercheurs qui, en plus, opéraient dans deux disciplines différentes. En raison de cette expérience, cet article souhaiterait répondre à

¹ En effet, Koerner établit un lien direct entre la recherche de Labov et « dialectological research done in the United States since the 1930s, which in turn goes back to the European traditions established during the last quarter of the nineteenth century » (1961 : 64 in Hazen, 2010 : 30).

quelques questions précises et pourrait éclairer la préoccupation d'autres chercheurs sociolinguistes qui s'intéressent aux enjeux que pose, à leur discipline, la ville.

1. Le contexte

Le contexte est celui d'une étude que j'ai eu l'occasion de conduire sur les parlers jeunes et les villes dans quelques communautés linguistiques de l'Océan Indien, suite à la sélection d'un projet que j'avais présenté, en 2009, à un appel à collaboration de l'Agence Universitaire de la Francophonie². Dès que j'ai commencé à identifier les bases théoriques à partir desquelles l'équipe mauricienne, composée surtout de jeunes chercheurs dont un seul venait de soutenir sa thèse de doctorat en littérature, je me suis rendu compte qu'on identifiait un objet d'étude soulevant au moins deux questions majeures. Premièrement, cette recherche posait un regard sur la société contemporaine alors que des chercheurs avaient déjà souligné que les sociétés créoles ne se prêtent pas à une approche uniquement synchronique : parlant de l'évolution qui a marqué l'île de la Réunion pendant les dernières décennies du XX^e siècle, F. Tupin (2003) affirme que la société plurilingue réunionnaise vit une succession d'événements en accéléré et emploie le terme de *télescope* pour rendre compte du rythme et de la nature de ces mutations ; une quinzaine d'années auparavant, D. de Robillard présentait la communauté linguistique mauricienne comme « un condensé d'enjeux diachroniques perceptibles en synchronie » (de Robillard 1991 : 164).

Deuxièmement, à part cette question de découpage temporel, l'appel à collaboration, destiné à tous les pays de la francophonie, avait délimité la ville comme un espace géographique allant de soi, aux frontières nettes, et l'avait identifiée comme le lieu dont on devait analyser les rapports avec les langues et/ou les productions langagières. On partait donc du principe que la ville était une dénomination commune à toutes les communautés humaines et avait un sens universel. Pourtant, alors que le terme de *ville*, emprunté à la géographie ou au savoir partagé, est employé comme un terme transparent dans de nombreuses disciplines des sciences sociales, il est contesté par les géographes :

Le partage entre l'analyse intra- et interurbaine qui a structuré, rappelons-le, le discours des géographes sur la ville, perd une partie de son sens tant la mobilité quotidienne et les réseaux décloisonnent les bassins de vie, bouleversent les jeux d'échelle et leur appréhension. De la même manière, les clivages urbain/rural ou ville/nature ne fonctionnent plus ; les territoires urbains sont désormais hybrides et accueillent des fragments de nature ou de campagne, et même, depuis peu, des activités agricoles que l'on croyait, par essence, rurales ! (Cailly et Vanier, 2010 : 9)

Dès le départ, il m'a semblé que si l'on voulait offrir une épaisseur théorique à l'objet d'étude, parce que la sociolinguistique ne peut opérer seule pour approcher ce phénomène qu'est l'urbanisation et le langage, il fallait se tourner vers des disciplines susceptibles de fournir des outils plus adéquats, comme l'avaient fait d'autres chercheurs. Par exemple, afin de donner un aperçu des grands courants de réflexion sur l'homme urbain, Tabouret-Keller (1992) se fonde sur les avancées proposées par la sociologie et notamment les travaux de l'École de Chicago qui

² Colette Noyau de l'université de Paris Nanterre Ouest La Défense était associée à ce projet.

offre à la ville un statut d'objet de recherche. Ainsi dans ce colloque de 1991 auquel participe A. Tabouret-Keller, les organisateurs font appel à un démographe qui présente une communication sur la croissance urbaine et l'insertion des migrants dans les villes africaines (Antoine, 1992 : 49-67). Toutefois, il s'agit d'éclairages complémentaires juxtaposés à ceux que pouvaient fournir les sciences du langage. L'équipe mauricienne a donc considéré utile de faire appel à des spécialistes de la géographie sociale dans une approche qui se voulait interdisciplinaire. Une méta-analyse des significations construites dans le cadre de cette collaboration rend compte de quelques problèmes qui constituent, on peut le penser, des obstacles réels des recherches interdisciplinaires. J'aborderai deux types de collaboration : le premier s'effectue sur l'axe diachronique alors que l'autre est à caractère plus synchronique. Dans le premier volet, j'ai conduit une méta-analyse sur les éclairages fournis par les géographes et légués aux sociolinguistes. Leur approche se fonde sur des catégories ethniques ou « raciales³ » qui ignorent les interactions humaines et les pratiques sociales en dehors des frontières étanches établies par les notions de groupes. Le second volet est consacré à une ré-analyse de l'approche adoptée des géographes qui appliquent la distinction entre le centre et la périphérie à une étude menée sur des affiches. Leur démarche pourrait sembler particulièrement commode pour des linguistes tentés par une symétrie entre l'opposition établie par les géographes et la dichotomie classique entre les langues prestigieuses et celles qui sont stigmatisées.

2. Une collaboration sur l'axe diachronique

En m'appuyant sur les éclairages fournis par les géographes mauriciens, j'ai tenté de reconstituer l'histoire de l'urbanisation mauricienne dans sa dimension linguistique ou l'histoire sociolinguistique dans sa dimension spatiale, limitée ici à la ville. Je ne suis pas certain que les deux dénominations soient totalement synonymiques. Mon doute n'est pas uniquement terminologique : il doit renvoyer à un flou épistémologique. En effet, construit-on les mêmes significations dans les deux cas ? L'incapacité de répondre à ces questions en dit long sur la manière dont on identifie les phénomènes étudiés ou, pour utiliser un terme plus traditionnel, sur la construction de l'objet d'étude.

En tout cas, dans une approche plutôt empirique, j'ai signalé qu'à Maurice les distinctions entre la ville et le monde rural s'appuient sur des catégorisations ethniques et sur les occupations socio-professionnelles, limitées à une opposition entre les emplois à col blanc et les activités ouvrières. Cette analyse s'inspire des travaux conduits par les géographes. Selon eux, la première ville mauricienne⁴, Port-Louis, lieu de toutes les transactions administratives, et sans doute aussi commerciales, puisque c'est là que se font les activités portuaires, connaît un

³ Qu'il soit bien clair : le terme de « race » n'est pas de moi et ne constitue pas un « outil » d'analyse de la société mauricienne. Je vais montrer comment un tel terme biaise les interprétations des chercheurs.

⁴ Je me suis inspiré des analyses faites par C. Armoogum, P.A. Boullé et G. Ribouet et présentées lors de séances de travail qu'on a eues pour préparer les Journées d'Études qui ont eu lieu en janvier 2010.

phénomène d'étalement progressif dans la mesure où toutes les villes, Beau-Bassin/Rose-Hill, Quatre-Bornes, Vacoas-Phoenix et Curepipe sont des espaces interconnectés. Le discours des géographes sur l'histoire de l'urbanisation est structuré autour de quelques grands événements : la migration des « fonctionnaires » vers des lieux plus sécurisés pendant la période des grandes épidémies tropicales au milieu du XIX^e siècle ; l'infrastructure routière et, en particulier, le chemin de fer qui relie les villes et, évidemment, les activités commerciales puisque, dans un premier temps, « les villes » sont une concentration des échanges commerciaux. On se rend aussi compte du poids des catégorisations sociales sur la genèse de la ville : aux groupes sociaux identifiés ci-dessus s'ajoute l'idée que cet axe spatial prend d'abord une connotation raciale⁵ dans la conscience collective des Mauriciens puisque les « Blancs » se réfugient à Curepipe alors que plus on descend sur Port-Louis, plus on s'éloigne de la blanchitude, terme que j'emprunte à D. de Robillard (Baggioni et de Robillard, 1990). Pour compléter l'analyse des géographes, signalons que la ville est associée aux emplois à col blanc et à l'europanisation. De manière plus générale, la géographie sociale opère à partir de catégories ethniques et raciales qui ignorent les interactions humaines qui ne sont pas formatées par l'appartenance à des groupes et qui d'ailleurs, constituent le fondement du processus de créolisation caractérisant la société mauricienne.

Le discours du linguiste vient se greffer sur cet arrière-plan social : de nombreux linguistes ont associé, un peu rapidement, la diglossie français-créole à la ville ; puisque les langues ethniques sont associées aux régions rurales, on parle d'une seconde diglossie⁶, celle qui existe entre le créole et les langues ethniques ou, si l'on veut être plus précis, on évoque une double diglossie enchâssée français/créole et créole/langues ethniques (Chaudenson : 1984). Enfin, alors que la ville symbolise la civilisation européenne, la campagne est organisée autour de l'industrie sucrière et des cultures vivrières, associées aux populations asiatiques. On peut alors conclure que plusieurs dichotomies se recoupent : l'opposition ville/village coïncide avec la répartition des occupations socio-professionnelles et les divisions ethniques majeures ainsi que les deux types de diglossie évoqués. La représentation qu'on offre de la ville à Maurice est celle d'un espace qui cristallise un certain nombre de connotations socio-culturelles et ethniques, du moins dans l'opposition entre les villes et les régions rurales. Le sociolinguiste qui opère aussi à partir d'une catégorisation des langues a trouvé commode cette approche de l'extralinguistique qui est cohérente avec son approche du phénomène langagier.

Cette représentation de la ville que je vais ici remettre en cause relève d'une vision stéréotypée du phénomène urbain mauricien ; ne pas en prendre conscience consiste à enfermer la recherche dite scientifique dans des préjugés sociaux. Or, justement, ces significations sont le fruit d'un type d'approche du social que je souhaiterais décortiquer. D'abord, le phénomène langagier ne peut pas s'enfermer dans des catégories rigides. Cela a d'ailleurs fait l'objet d'une réflexion justement

⁵ Toutes les références aux races, aux divisions raciales, etc. renvoient aux significations sociales partagées par le commun des mortels, c'est-à-dire aux représentations identitaires.

⁶ Le terme de diglossie renvoie à la structuration hiérarchique des langues dans la conscience collective.

sur les pratiques langagières dans les villes africaines à la fin des années 1980. Dans cette étude, Manessy se donne pour objectif de comprendre « les phénomènes communs à l'ensemble des variétés urbaines » (Manessy 1992 : 7) du point de vue sociolinguistique, c'est-à-dire qu'il veut comprendre les conditions sociolinguistiques à l'origine de l'émergence de ce qu'il appelle les *variétés urbaines* en contexte africain. La ville, selon Manessy, est confrontée à la nécessité de trouver des solutions véhiculaires *in vivo* dans une situation marquée par le contact entre des « migrants » ayant des profils sociolinguistiques divers ; c'est pour cela qu'émerge un mode de gestion spécifique du plurilinguisme urbain. Manessy part donc de l'hypothèse que le milieu urbain a ses variétés de langue caractérisées par un certain nombre de processus phonétiques, lexicaux et morphosyntaxiques ; dans la communauté citadine dense marquée par une absence de liens organiques entre les individus, les pratiques langagières participent aux fondements de l'architecture sociale parce qu'elles servent à l'identification et à la catégorisation des citoyens.

Pour rendre justice à la perspicacité de cet auteur, deux points méritent d'être soulignés. D'abord, bien qu'il utilise le vocable de *variétés urbaines* pour rendre compte de ses observations, il signale, certes de manière implicite, dans la mesure où nous sommes en 1990, les limites de cette catégorisation sociolinguistique : « Les variétés urbaines pour lesquelles nous disposons de quelque information sont de types linguistiques extrêmement divers... » (Manessy 1992 : 7). Ensuite, il effectue des rapprochements entre ses constatations au sujet des dynamiques linguistiques de la communauté citadine et les travaux des créolistes sur la créolisation. Manessy ouvre des perspectives pour une autre approche de la question du langage dans la ville mais semble ne pas se libérer totalement de courants de pensée issus d'une sociolinguistique labovienne.

Cette lecture critique des travaux de Manessy peut être soutenue par une réflexion conduite par D. de Robillard⁷ au colloque de Libreville (Calvet & Moussirou-Mouyama (éd.), 2000), consacré, lui aussi, au plurilinguisme urbain. Il signale que si l'on a eu tendance à associer l'évolution du tissu sociolinguistique à l'urbanisation, on se rend compte que la créolisation qui présente des traits communs avec la véhicularisation est le produit de réalités sociales qui n'ont rien à voir avec le phénomène d'urbanisation. En effet, la créolisation prend naissance au milieu du XVIII^e siècle dans des lieux coupés des grands centres urbains où les activités économiques sont limitées à l'agriculture en quelque sorte primaire, en tout cas non industrialisée, et où les interactions sont celles de ce qu'on peut appeler le monde rural par excellence. On peut alors penser que la véhicularisation n'est pas la réponse de la seule ville aux problèmes du plurilinguisme mais celle de toute situation qui crée les conditions pour l'usage d'une langue exogène par des locuteurs de « langues maternelles » différentes et qui ne peuvent pas passer par l'étape de l'acquisition plus ou moins « totale » de la langue de communication véhiculaire pour leur insertion socio-professionnelle. Suivant ce constat, le linguiste devrait

⁷ Texte (inédit) qu'il avait présenté au colloque de Libreville et qui propose une analyse originale des traits communs entre les phénomènes de véhicularisation et de créolisation.

éviter une approche causale où sont associées des traits socio-économiques et politiques de la ville et des communications véhiculaires.

Les chercheurs en sciences sociales qui effectuent des études à caractère historique partent de l'hypothèse qu'il y a une opposition nette entre le monde moderne et les « vieilles formes de société ». Par exemple, Gumperz (1982) affirme que les vieilles formes de la société plurielle où les familles vivaient sur des espaces insularisés caractérisés par une ségrégation des groupes culturels et ethniques n'existent plus. Ce qui pose le plus de problème, c'est cette dichotomie entre deux univers clos et ce rapport de cause à effet entre un état d'une société et un comportement social. Cette question a d'ailleurs fait l'objet d'une réflexion d'un historien qui a rejeté les catégorisations traditionnelles de l'approche socio-historique de la société mauricienne. Vaughan (1998) affirme que la mobilité professionnelle offerte aux esclaves pour participer à la construction de l'infrastructure de l'île et la proximité des différentes populations dans l'occupation de l'espace non seulement à la ville mais aussi dans les habitations rurales renvoient à une société plus complexe que celle qu'on a tendance à dépeindre. Par ailleurs, enfermer le langage dans des catégories ethniques ou raciales, c'est oublier qu'il a sans doute permis l'émergence d'interactions humaines et de pratiques sociales en dehors des frontières étanches établies par les notions d'ethnie ou de race. Le phénomène de créolisation montre la capacité des hommes à transcender les barrières rigides du système linguistique ou des pratiques culturelles enfermées dans ces catégories. Prendre l'ordre social stable comme instrument d'observation du social, c'est donner une existence à un univers où tout est réglé à l'avance : la lecture proposée de l'évolution de la ville dans sa dimension linguistique relève d'une vision statique que dément le processus de créolisation.

3. L'approche plus synchronique : centre/périphérie et langues prestigieuses/langues stigmatisées

Dans ce nouveau volet plus synchronique, il s'agira de ré-analyser l'approche adoptée par les deux géographes mauriciens, C. Armoogum et P.-A. Boullé qui, dans une étude de deux séries d'affiches (en fait la première est constituée d'un seul document), voulaient illustrer la distinction entre le centre et la périphérie. Dans leur acception, le centre est le lieu où se concentrent les pouvoirs, les richesses, etc. alors que la périphérie, en marge du centre, subit la domination de celui-ci. Leur démarche pourrait convenir à des linguistes tentés par une symétrie entre d'une part l'opposition établie par les géographes entre le centre et la périphérie et, d'autre part, la dichotomie classique des linguistes entre les langues prestigieuses et celles qui sont stigmatisées. Pour être plus précis, Armoogum analyse la production de l'identité d'un territoire à partir d'une affiche alors que Boullé étudie l'affichage public comme une manière d'établir une distinction entre le centre et la périphérie.

3.1. L'analyse des géographes

C. Armoogum s'intéresse à l'affichage public comme outil d'un processus de territorialisation ou, si l'on veut se centrer sur les résultats de ce processus, on dira qu'il rend compte d'un mode de production d'un territoire. Pour développer son

argumentation, il analyse un certain nombre d'affiches qui disent l'identité produite dans un faubourg de la ville de Rose-Hill, la deuxième plus grande ville de Maurice. En effet, Plaisance, au départ « un faubourg colonial⁸ », évolue pour devenir « un territoire suburbain » depuis les années de l'indépendance (au début des années 1970) et présente, selon l'auteur, le profil social suivant : sa population est constituée surtout de la « classe ouvrière » et d'une « petite bourgeoisie créole » vivant en familles nombreuses. La situation sociale de cette population s'explique par ce qu'il appelle la désindustrialisation et le déclin de l'artisanat, la prolétarisation ainsi que la désaffectation scolaire. Ces processus ont créé des identités territoriales fortes et ont abouti à une sorte de « ghettoïsation » qui est confortée par les mouvements démographiques puisque Plaisance « a accueilli des Créoles » qui migraient de Port Louis, la capitale, dans les années 1960.

Je vais me limiter à l'affiche qu'il analyse (Affiche 1, voir annexe 1) pour rendre compte de son interprétation du rôle que joue l'affichage public dans le processus de production identitaire d'un territoire. Cette affiche a été repérée à Plaisance et, selon Armoogum, elle dit une des pratiques culturelles que l'on associe aux jeunes de ce territoire. Il s'agit d'une affiche les invitant à une représentation musicale mais comme on peut l'imaginer, de nombreux autres indices construisent cet univers symbolique dont rend compte le géographe. Par exemple, celui-ci est caractérisé par les intérêts musicaux des jeunes des « périphéries » : la représentation réunit des groupes que l'on associe avec les jeunes de ce qu'on peut appeler la banlieue pour rester dans la terminologie française, ou ce qu'on appelle, à Maurice, les faubourgs des villes.

Une seconde démarche est à mettre sur le compte de P.-A. Boullé qui s'intéresse, lui, à la distinction entre le centre et la périphérie. Il conduit ses observations à la jonction entre Petite-Rivière et Grande-Rivière Nord-Ouest, au cœur du territoire urbain mauricien qui a pour particularité de favoriser les ralentissements d'automobiles aux heures de pointe et qui est également un passage obligé pour se rendre dans la capitale, Port-Louis. À l'ouest de la jonction, dans un périmètre de 500 mètres se trouve le petit quartier ouvrier de Camp Benoit. Celui-ci est ceinturé par la *route Royale* (traduction littérale de l'anglais *Royal Road* : en fait le principal accès à la capitale) d'un côté et par diverses activités industrielles de l'autre. Au tout début de cette rue perpendiculaire, on trouve deux arrêts d'autobus, trois épiceries, un salon de coiffure, un resto-bar, une quincaillerie et un petit magasin de prêt à porter, un poissonnier, mais également quelques petites entreprises à l'exemple d'une usine de détergents domestiques. Le quartier semble également relativement animé avec bon nombre de passants ou d'habitants. C'est dans ce décor que l'enquête a été conduite.

L'enquête menée par Boullé lui permet de constater l'existence de trois types d'affiches dont deux nous intéressent ici. Il y a d'abord les affiches de format A4 qui s'adressent aux piétons et habitants du quartier et qui ne sont lisibles qu'à moins d'un mètre. À ce type de production s'ajoutent les écrits muraux, visibles pour qui y

⁸ Tous les termes entre guillemets sont repris d'une présentation orale faite par Cadresse Armoogum en avril 2012, dans le cadre d'une demi-journée de réflexion sur les rapports complexes entre langages et urbanisation.

porte un peu d'attention. « Il s'agit soit d'un moyen pour les jeunes du quartier de s'approprier et de marquer un territoire ou alors d'une méthode commode pour véhiculer des messages reflétant le contexte social et exprimant l'urbanité ambiante du quartier. » (Boullé, 2011, *inédit*). Cet affichage, dit l'auteur, contribue à donner à ce quartier sa fonction de micro-centralité sociale. Il y a enfin les affiches des professionnels qui donnent au quartier son caractère d'espace central. Si l'on interprète les implicites du point de vue de Boullé, on peut dire que l'univers dans lequel on se situe est déterminé par les affiches que l'on se choisit.

3.2. Le pendant sociolinguistique

On pourrait être tenté de poursuivre l'analyse amorcée ci-dessus, en restant dans le même cadre théorique, en se centrant sur les traits sociolinguistiques que présentent ces trois affiches. De manière générale, on peut reprendre les études sur les affiches, amorcées par D. de Robillard (2005) et poursuivies par R. Tirvassen (2011 et 2014). Elles ont montré que dans ces textes qui ont pourtant une large diffusion, les productions écrites en créole oscillent entre d'une part une graphie mixte à caractère étymologisant, relevant le plus souvent d'une écriture spontanée et, d'autre part, des propositions graphiques codifiées qui se situent dans une volonté de montrer les spécificités de cette langue et qui s'inspirent, pour aller vite, de l'alphabet phonétique international. Dans la première affiche (affiche 1), la première syllabe dans *zanvier* (*janvier*) est orthographiée selon les normes officielles de l'orthographe du créole alors que la seconde relève d'une orthographe étymologique, c'est-à-dire empruntée au français. Bien évidemment, on peut aussi signaler l'usage de l'anglais, mais il s'agit de termes intégrés au créole, employés dans ce genre de manifestation culturelle. L'affiche 4 (annexe 4), très artisanale, fait de la publicité pour un match de football : l'équipe du coin va jouer un match de football contre celle d'un village du nord et les auteurs de ce texte invitent les partisans à y assister en précisant le prix du transport. Il s'agit d'un texte manuscrit : on peut signaler la graphie simplifiée de *d'Epinaï* (*dépiné* dans l'affiche), le nom du village où va se jouer le match de foot. Je peux signaler, en me limitant à ces deux exemples, la juxtaposition de l'orthographe du créole (*zot*) et du français (dans *merci*) dans une même suite syntaxique. Je peux également signaler une graphie hybride entre les graphies anglaise et française dans *corperation*. L'affiche 2 (annexe 2), toujours artisanale, est en chinois. Selon Boullé, la traduction effectuée par une spécialiste de cette langue permet de comprendre que l'on propose des chambres (à la journée), sans doute aux nombreux travailleurs chinois qui sont employés comme ouvriers non spécialisés dans le bâtiment et dans le textile. Dans les deux cas, il s'agit d'affiches de taille très réduite, avec des supports visuels rudimentaires (une photo d'un joueur de foot collé sur la feuille de papier qui sert d'affiche) destinés aux seuls piétons. À côté de ces deux textes, Boullé conduit l'étude d'une affiche géante (annexe 3) produite par des spécialistes de la publicité où l'on invite des gens à investir dans un logement de rêve que l'on associe à des sites presque paradisiaques que propose le Club Med. Sur l'affiche, on peut voir une jeune femme insouciant, inactive et plantée dans un décor où la nature est intacte. Toutes les informations sont fournies en anglais et les intéressés peuvent consulter le

site web dont l'adresse est fournie sur l'affiche. La juxtaposition de ces affiches peut donner lieu à de multiples analyses.

Si l'on reste dans une démarche qui consiste à montrer les symétries entre l'approche adoptée par les spécialistes de la géographie sociale et les sociolinguistes, on peut convoquer l'analyse traditionnelle conduite sur la situation sociolinguistique mauricienne. Les sociolinguistes posent l'existence d'une communauté linguistique plurilingue fermée (Tirvassen, 2014) mais structurée autour de deux axes majeurs. Le premier, conceptualisé par la notion de répartition fonctionnelle des langues, permet d'effectuer un tri entre les langues qui n'ont qu'une fonction emblématique (en gros les langues asiatiques) et celles qui sont employées dans la communication quotidienne (essentiellement le créole, le français et l'anglais) alors que le second les classe sur une échelle de valeurs puisqu'on part de l'idée qu'il existe des rapports inégalitaires entre des catégories de langues (langues européennes/langues populaires/langues asiatiques standardisées) avec toutefois des rapports, toujours inégalitaires, entre des paires de langues (créole/français ; créole/bhojpuri ; etc.). Le concept de diglossie (et par extension de diglossies enchâssées (Chaudenson, 1984) rend compte de la nature des rapports entre les langues ou les catégories de langues. Cette analyse offre alors une lisibilité au sujet des langues employées dans les affiches. En effet, si l'on adopte la lecture proposée, on peut penser qu'elle offre une intelligibilité pour interpréter les enjeux sociolinguistiques que disent les affiches : les langues qui ont uniquement une fonction emblématique ne sont pas employées. Reste la question de la présence du chinois : il n'est pas destiné aux locuteurs mauriciens mais aux Chinois, de passage à Maurice, qui travaillent dans le textile. S'agissant des langues employées, l'analyse conduite permet d'associer le créole à la culture des ghettos (*Ghetto vibes*), aux informations peu prestigieuses (le match de foot) et à la pauvreté, à commencer par le type d'affiche où il est employé. En revanche, l'anglais est associé à la richesse et au prestige.

Une ré-analyse des deux affiches que la représentation populaire associe le plus à la culture du ghetto montre que les producteurs ne se cantonnent pas au seul créole mais ont recours aux ressources riches, multiples et variées qui proviennent de l'ensemble des composantes du plurilinguisme local. C'est pour cette raison que je voudrais éviter le terme de *langue* et emploierai, à la place, celui de *pôle*. Le terme *pôle* signifie que dans une production discursive, une langue est dominante mais le locuteur peut avoir recours aux ressources multiples que lui offre le contexte plurilingue. Dans l'affiche 1, si le pôle créole est dominant, l'anglais et le français ne sont pas absents : le terme *billet* est emprunté au français alors que *ghetto vibes entertainment*, *sound item* sont des emprunts à l'anglais, pour utiliser la terminologie traditionnelle. Par ailleurs, la représentation a lieu dans un restaurant de luxe, le restaurant *Vue sur Chamarel* dont l'orthographe originelle, française, est bien respectée. On peut raisonnablement penser que la hiérarchie des langues établie par les sociolinguistes structuralistes et la clôture des univers sont contournées : les concepteurs de cette affiche font appel aux connaissances trilingues, aux aptitudes de lecture développées dans les trois langues. On peut en dire autant de l'affiche 4. Le rédacteur de ce texte l'encode à partir de sa maîtrise de l'anglais s'agissant de *Young Rovers Sporting Club*. Il y a aussi un usage de termes français : *transport*,

merci et pour. Enfin, *zot* relève du créole. Si l'encodeur a recours à ses compétences dans les trois pôles linguistiques, il fait aussi appel aux compétences linguistiques et à la capacité de lire dans les trois pôles linguistiques du plurilinguisme mauricien.

Affirmer que ces affiches sont des lieux d'interaction et donc de négociation identitaires suppose alors trois précautions : d'abord, on n'est pas dans un processus de production identitaire généralisant. Chacune des affiches est un condensé d'un univers pluriel et ouvert. Ensuite, il y a d'autres affiches, d'autres lieux d'interaction identitaires qui ont leur part d'influence dans l'émergence des composantes identitaires des acteurs sociaux même quand il s'agit de jeunes de faubourgs. Il est, à cet égard, facile de le montrer. Si l'on conclut que l'affiche 3 renvoie à un univers trop déconnecté *des jeunes défavorisés*, il faut dire que parmi les nombreuses affiches repérées par P.-A. Boullé (plus d'une dizaine) il y en a plusieurs, rédigées en français, produites par des spécialistes qui permettent de construire un autre imaginaire culturel. Enfin, le chercheur devrait éviter de se substituer aux citoyens pour se livrer à une opération de construction de significations à leur place. Il faudrait rencontrer concepteurs d'affiches et jeunes pour voir les divers types de processus de production de sens dans lesquels ils sont impliqués.

Les analyses conduites tant par les géographes que celles qu'auraient pu conduire des sociolinguistes partent du principe qu'il existe un ordre social analysé selon les outils conceptuels auxquels l'on a recours. Un des courants de la géographie dite humaine et sociale pose l'existence de territoires repérés à partir d'oppositions distinctives (centre/périphérie ; urbain/rural ; etc.) structurés à partir de facteurs dont la nature est décrite par la sociologie (zones favorisées/défavorisées ; ghetto, etc.) et à partir d'un processus de catégorisation du social qui vient alimenter le discours des géographes. La sociolinguistique opère de la même façon. Les langues sont des entités repérables, que l'on peut classer dans des échelles hiérarchiques auxquelles on attribue des valeurs, elles aussi hiérarchisées, tant communicationnelles que symboliques. Cette démarche pose l'existence d'un univers externe au chercheur marqué par une structure organisationnelle que les outils rationnels du chercheur mettent en évidence. On aurait toutefois tort de ne pas interroger la manière dont ces connaissances sociales ont été élaborées : il n'existe aucune connaissance sociale dépourvue de présuppositions anthropologiques.

4. Discussion

Les travaux conduits sur l'urbanisation par des sociolinguistes sont caractérisés par des ouvertures inévitables à des disciplines comme la géographie sociale, l'histoire, l'anthropologie, etc. Ne pas interroger les significations qui nous viennent des autres disciplines, consolidées ou non par le savoir social partagé, c'est construire un arrière-plan social tissé à partir de connaissances utilisées de manière inconsciente. C'est cela le point de départ des travaux sur l'urbanisation : il faut en effet commencer par préciser qu'elle émerge de choix théoriques et méthodologiques. Cette démarche est d'autant plus nécessaire que les géographes eux-mêmes interrogent les significations que leur discipline attribue à l'urbanisation :

Cette géographie urbaine, encore en chantier, fait surgir de nouveaux questionnements : si l'urbain est désormais partout mais suivant une intensité variable ; si la division des tâches entre les territoires s'en trouve en partie renouvelée ; si l'urbain connaît une différenciation et une complexification de ses formes spatiales ; alors comment l'appréhender ? Avec quelles approches, quels concepts et quelles problématiques ? (Cailly et Vanier, 2010 : 9)

L'interprétation fournie dans les analyses menées ci-dessus relève d'un mode de conceptualisation des rapprochements entre le linguistique et le social en sociolinguistique. Par exemple, les sociologues signalent que l'industrialisation entraîne, à la fin du XX^e siècle, des mutations profondes (disparition des entreprises familiales et des familles où les femmes restent au foyer ; intensification des contacts interethniques, etc.), le développement des réseaux routiers, la massification de l'éducation et celle de la télévision (toutes les familles mauriciennes sont détentrices d'un poste de télévision mis à part celles qui sont en situation de précarité extrême), etc. On considère alors qu'on est témoin d'une diffusion des normes généralement attribuées à la ville dans les régions traditionnellement associées à la notion de campagne. Une démarche semblable est adoptée dans des travaux à caractère synchronique quand ils évoquent, par exemple, les nouveaux types d'aménagement social de l'espace. Les géographes affirment que cet espace est caractérisé par ce qu'ils appellent « la contraction » du milieu rural mauricien sous l'influence de l'expansion du territoire urbain et l'adoption par le milieu rural des modes de vie du territoire urbain, ce qui, disent les géographes, était après tout prévisible compte tenu de l'évolution socio-économique. Ils signalent également la migration de citadins, en quête d'un mieux-vivre, en zone rurale, ce qui aboutit à la création de micro-tâches urbaines, terme employé par les géographes, dans des régions traditionnellement associées à la ruralité. Il est intéressant de constater que si le chercheur parle au nom des populations des faubourgs (pour rester dans la terminologie mauricienne), dans les analyses sociogéographiques et sociolinguistiques conduites sur les affiches et s'il s'appuie sur ces « données » pour théoriser les rapports entre les langues et la communauté linguistique mauricienne, il le fait sans donner la parole aux acteurs sociaux. Ce sont les chercheurs qui parlent, à partir d'ailleurs du prisme des courants théoriques dans lesquels ils se situent. Si le chercheur se contente de s'appuyer sur ces analyses pour interpréter le phénomène linguistique, il adopte alors une approche qui consiste à poser un cadre social déclencheur de comportements sociaux, comme s'il n'y avait aucune distinction à établir entre les acteurs sociaux et les animaux de Pavlov.

Conclusion

Si la sociolinguistique est, par essence, une science interdisciplinaire, l'ouverture qu'elle opère vers l'espace géographique de manière générale et le phénomène d'urbanisation en particulier met en lumière une de ses faiblesses majeures. En effet, parce que les sociolinguistes n'ont pas les outils de conceptualisation pour approcher certains aspects du social qui sont en rapport direct avec le langage, sans le savoir, ils s'appuient, parfois, sur des stéréotypes et des catégorisations biaisées pour construire des significations qui finissent par obtenir la légitimité du discours scientifique. En d'autres occasions, il s'agit de connaissances fournies par d'autres

disciplines mais qui sont enracinées dans des tendances idéologiques discutables, avec pour conséquence non seulement l'enfermement du phénomène langagier dans des catégories rigides mais surtout l'incapacité de déceler des dynamiques profondes. C'est en tout cas ce qu'a montré la méta-analyse de quelques travaux conduits dans le cadre d'une tentative de collaboration entre des géographes et des sociolinguistes mauriciens impliqués dans un projet qui se voulait interdisciplinaire. Le préalable à l'ouverture vers d'autres disciplines est un questionnement des significations qu'elles nous offrent et, en particulier, des catégorisations qui sont passées dans la représentation populaire. Ceci, finalement, constitue une précaution permanente pour une discipline qui ne peut exister sans une conceptualisation de ce qu'elle nomme, de manière inadéquate, l'extralinguistique.

Bibliographie

- ANTOINE, P. (1992). « Croissance urbaine et insertion des migrants dans les villes africaines », in Gouaini, E. et Thiam, N. (éd.), *Des langues et des villes*, Actes du Colloque International de Dakar, déc. 1990, Paris, ACCT/Didier Erudition (Coll. Langues et développement), pp. 49-66.
- ARMOOGUM, C. (2011). *La production d'une identité territoriale*, com. orale, inédite.
- BAGGIONI, D. & ROBILLARD, D. de (1990). *Île Maurice, une francophonie paradoxale*, Paris, L'Harmattan, 185 pages.
- BOULLE, P.-A. (2011). *Les affiches comme illustration de l'opposition entre le centre et la périphérie*, com. orale, inédite.
- BULOT, T., & BEAUVOIS, C. (2004). « Introduction. La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations », in T. Bulot, (éd.), *Lieux de ville et identité, perspectives en sociolinguistique urbaine*, Paris, L'Harmattan, T. II, pp 7-12.
- BULOT, T. (2009). « La territorialisation sociolinguistique de la migration », in T. Bulot (dir.), *Formes et normes sociolinguistiques*, L'Harmattan, pp. 16-28.
- CAILLY, L. & VANIER, M. (dir.) (2010). *La France, une géographie urbaine*, Paris, Armand Colin.
- CALVET, L.-J. (2004). « La sociolinguistique et la ville. Hasard ou nécessité ? », in T. BULOT, (éd.), *Lieux de ville et identité, perspectives en sociolinguistique urbaine*, Paris, L'Harmattan, pp. 13-29.
- CALVET, L.-J. & A. MOUSSIROU-MOUYAMA (éd.) (2000). *Le plurilinguisme urbain*, actes du colloque de Libreville (25-29 septembre 2000), Paris, Didier Erudition (Coll. Langues et développement).
- CHAUDENSON, R. (1984). « Diglossie créole, diglossie coloniale », in *Études Créoles* 1-2, vol. VII, pp. 126-141.
- GADET, F. (2009). « Sociolinguistique, écologie des langues, et cetera » in *Cahier de l'Institut Linguistique de Louvain* 9, 3-4, pp. 19-29.
- GASQUET-CYRUS, M. (2004). « Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique ? Regards critiques et historiques sur la sociolinguistique »,

- in T. Bulot, (éd.), *Lieux de ville et identité, perspectives en sociolinguistique urbaine*, Paris, L'Harmattan, pp. 31-69.
- GUMPERZ, J.J. (1982). *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge UP,
- GUMPERZ, J.J. (1989). *Engager la conversation : introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Les Éditions de Minuit, 185 pages.
- GUMPERZ, J.J., & COOK-GUMPERZ, J. (2008). « Studying language, culture, and society : Sociolinguistics or linguistic anthropology ? », in *Journal of Sociolinguistics* 12/4, pp. 532-545.
- HAZEN, K. (2011). « Labov : Language variation and language change », in *The Sage Handbook of Sociolinguistics*, R. Wodak et. Al. (éd.), Sage, New York, pp. 24-39.
- MANESSY, G. (1992). « Modes de structuration des parlers urbains », in Gouaini, E. et Thiam, N. (éd.), *Des langues et des villes*, Actes du Colloque International de Dakar, déc. 1990, ACCT, Paris, Didier Erudition, pp. 7-23.
- MONDADA, L. (2004). « La ville n'est pas peuplée d'êtres anonymes : Processus de catégorisation et espace urbain », in T., Bulot, (éd.), 2004, *Lieux de ville et identité, perspectives en sociolinguistique urbaine*, Paris, L'Harmattan, pp. 71-111.
- ROBILLARD, D. de (1991). « Développement, langue, identité ethnolinguistique : le cas de l'île Maurice », in *Langues, Économie et développement*, t. 2, Paris, IECF/Didier Erudition, pp. 123-181.
- ROBILLARD, D. de (2000). « *Villes, îles, (socio)linguistique : des fenêtres sur une linguistique chaotique ?* » communication présentée au colloque de Libreville sur les villes et les langues, inédit.
- ROBILLARD, D. de (2005). « Quand les langues font le mur ; lorsque les murs font peut-être les langues : *mobilis in mobile*, ou la linguistique de Nemo », in *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 36, no 1, pp. 129-156, <http://id.erudit.org/iderudit/011991ar>.
- TABOURET-KELLER, A. (1992). « Des villes sans langue : un aperçu des grands courants de réflexion sur l'homme urbain au début de ce siècle », in Gouaini, E. et Thiam, N. (éd.), *Des langues et des villes*, Actes du Colloque International de Dakar, déc. 1990, Paris, Didier Erudition (Coll. Langues et développement), pp. 85-96.
- TIRVASSEN, R. (2014). *Créolisation, plurilinguismes et dynamiques sociales : conduire des recherches en contexte plurilingue mauricien*, Paris, L'Harmattan.
- TUPIN, F. (2003). « Contexte(s) sociolinguistique(s) et école à La Réunion : états des lieux », in *École et plurilinguisme*, Paris, L'Harmattan, pp. 43-66.
- VAUGHAN, M. (1998). « Slavery and Colonial Identity in Eighteenth-Century Mauritius », in *Transactions of the Royal Historical Society* (Sixth Series), 8, Cambridge University Press, pp. 189-214.

Annexe 1

Affiche 1



Annexe 2

Affiche 2



Annexe 3

Affiche 3



Affiche 4 (texte ci-dessous)

